

UN CADEAU OPPORTUN



Eva.—Oh ! papa...
Le père.—C'est un vieux genre, je le sais, mais ton amoureux ne pourra toujours pas faire autrement que de voir l'heure.

CHIMÈRE ET PAPILLON

*Un soir par la fenêtre ouverte
 Un pauvre petit papillon,
 Dans ma chambre triste et déserte
 Entraît avec un tourbillon.
 Paraissant chercher quelque chose,
 Il volait, timide, incertain
 Dans le semblant d'aurore rose
 De mon abat-jour de satin !..*

*Il voulait voir quelle lumière
 Dans cette nuit brillait encor
 Et voletait si près du verre
 Qu'il se brûlait ses ailes d'or.
 —Sous les rideaux de ma fenêtre
 Le lendemain je le trouvai
 Tout joyeux de voir apparaître
 Dans l'azur clair l'astre rêvé !*

*Ivre d'amour et de folie
 Sur les carreaux il se lançait,
 Et s'entêtait l'âme ravie
 Par le Dieu du jour qui passait !
 —Le soir je le trouvais par terre
 Raidi dans un dernier effort
 Vers son idéale lumière !—
 Le petit insecte était mort !*

*Tremblant je pris cette victime
 De son rêve vers l'infini,
 Qui voulant sortir de l'abîme,
 Vivre d'azur, avait fini
 Par succomber, tenace et fier.
 Dans un coup d'aile pour monter !—
 Sa désillusion, la dernière,
 Il n'avait pu la supporter !—*

.....
 Comme l'insecte, l'homme rêve
 A sa chimère et son espoir
 Vers l'inconnu parfois l'élève !
 Il s'abuse croyant avoir
 Dans l'au-delà ce qu'il désire,
 Mais le monde vide et banal
 L'arrête et las de son martyre,
 L'homme meurt un soir d'idéal !—

YVES DHOR.

PALMÉ !

M. Bichonneau, honnête marchand de nouveautés du Faubourg Saint-Martin, vivait tranquillement, sans autre ambition que celle de faire fortune le plus vite possible, lorsqu'une dame très bien mise et remplie de distinction entra dans son magasin.

M. Bichonneau, le sourire aux lèvres, se mit à sa disposition.

Elle fit quelques emplettes qu'elle solda.

—Veuillez m'envoyer le tout chez moi, dit-elle en remettant sa carte au commerçant, une carte armoriée sur laquelle M. Bichonneau lut :

COMTESSE DE SANTA-CRUZ
 AVENUE D'ANTIN

Quelques jours après, la noble cliente revint, elle demanda à voir des échantillons.

Tout en choisissant :

—C'est étonnant, dit-elle négligemment en regardant la boutonnière de M. Bichonneau, vous n'avez aucune décoration.

Bichonneau rougit ; pour la première fois, il éprouva une sorte de honte de ne pas être décoré.

—Vous n'êtes pas ambitieux, reprit la comtesse.

—J'ai de l'ambition comme un autre, dit Bichonneau, mais je ne suis pas intrigant.

—Qui vous empêche de le devenir ? demanda la comtesse.

—Je n'ai pas de relations.

—Si ce n'est que cela, on peut vous en trouver ; je m'intéresse à vous, je serais heureuse de vous être agréable.

—Vous êtes trop bonne, madame la comtesse.

—On décore, chaque jour, un tas de rastaquouères.

—Cela, c'est bien vrai, approuva Bichonneau.

—Mon mari a de belles relations, je lui parlerai de vous ; je veux vous faire décorer, moi.

—Oh ! madame la comtesse, dit Bichonneau, dont l'œil s'alluma.
 —Que penseriez-vous des palmes académiques ?
 —Heu, heu !
 —Le ruban violet, voilà qui ferait bon effet à votre boutonnière.
 —Certes, je ne dis pas.
 —Et cela vous distinguerait de vos confrères ; à bientôt, ajouta la comtesse en se retirant, je vous donnerai une réponse.
 Elle revint trois jours après.
 —J'ai parlé de vous à mon mari, dit-elle, il a sondé son ami, cela peut se faire ; venez à la maison demain, le comte vous présentera.
 Bichonneau, enchanté, remercia chaleureusement la comtesse.
 Le lendemain, il se rendit au rendez-vous.
 Le comte de Santa-Cruz le reçut avec cordialité ; correctement sanglé dans une redingote noire, décoré de la rosette d'officier de la Légion d'honneur, il avait l'air d'un gentleman accompli.
 Il le présenta à son ami le chef de bureau, un monsieur respectable, également officier de la Légion d'honneur.
 —Monsieur Bichonneau, dit le fonctionnaire, mon excellent ami, le comte de Santa-Cruz, m'a parlé de votre désir d'être coloré des palmes académiques ; toujours désireux de lui être agréable, je lui ai promis mon concours.
 —Merci, mon cher ami, interrompit le comte.
 —En ce moment, reprit le fonctionnaire, nous avons de nombreuses demandes ; je vais vous faire une confidence, je suis sûr que je peux compter sur votre discrétion.

Bichonneau affirma qu'il serait muet comme une sole.
 —C'est un secret que je vais vous confier ; le ministre a besoin d'argent, il a l'intention de créer des chaires de Chinois dans les lycées de province ; certain d'éprouver un refus, il ne veut pas demander de nouveaux crédits aux Chambres, il a décidé de conférer quelques décorations à un petit nombre de personnes, honorables, cela va sans dire, moyennant un versement de six mille francs.

—Six mille francs ? répéta Bichonneau.
 —Je vous ferai remarquer que cet argent n'est pas pour le ministre, qu'il sera affecté au traitement des nouveaux professeurs et que vous contribuerez ainsi à la grandeur et au développement de l'Université française ; nous avons beaucoup de demandes, faites la vôtre ; comme vous m'êtes recommandé, je me fais fort de la faire prendre en considération.
 —Je consens à verser les six mille francs, dit Bichonneau, si je suis sûr d'être décoré.

—Vous le serez, j'en prends l'engagement devant mon ami, dit le chef de bureau.

Bichonneau remit le soir même la somme fixée au comte, et dès lors, il ne rêva plus que ruban violet.

Quinze jours passèrent, la comtesse revint.

Bichonneau l'introduisit dans l'arrière boutique.
 —Mon cher monsieur Bichonneau, lui dit-elle, je viens vous donner des nouvelles de votre décoration ; il faut encore que vous consentiez à faire un petit sacrifice : vu le grand nombre de concurrents, on est très embarrassé au ministère pour faire un choix ; mon mari m'envoie vous dire ceci confidentiellement : si vous voulez verser mille francs seulement, vous serez maintenu.

Bichonneau sortit un billet de mille francs de son coffre-fort et le remit à la comtesse.

—C'est toujours pour la langue chinoise, dit-elle.
 —Je le serai bientôt, dit Bichonneau à sa femme, quand la comtesse fut partie.

—Cela ne sera pas trop tôt, répondit sa femme ; voilà déjà sept mille francs que tu donnes.

IL Y A QUELQUES PRÉCÉDENTS



—Il n'est pas de distraction plus saine que la pêche à la ligne et on peut avoir la chance d'attraper un poisson... ça s'est vu !